

Autant de façons d'interpréter le Québec des années quatre-vingt

Filippo Salvatore

Number 54, May 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46428ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Salvatore, F. (1984). Autant de façons d'interpréter le Québec des années quatre-vingt. *Québec français*, (54), 20–21.

Autant de façons d'interpréter le Québec des années quatre-vingt

filippo salvatore

La démission de Pierre Trudeau de sa fonction de premier ministre du Canada marque à bien des égards la fin d'une époque. Avec lui s'en va la problématique soulevée dans « Cité Libre », la revue qui établissait les paramètres du débat culturel et politique qui s'est développé pendant les années 60 et 70. Des penseurs comme Trudeau, Vadeboncoeur et Pelletier avaient exprimé l'exigence d'une égalité sociale et d'un respect moral en tant qu'interlocuteurs égaux face au Canada anglais.

Leurs voix cependant ne purent être entendues que lorsque le régime de Maurice Duplessis se termina à la fin des années 50. Il y eut au début des années 60 un phénomène d'importance capitale pour la société québécoise; ce fut l'essor de ce que l'on a appelé la Révolution Tranquille. La Révolution Tranquille a en effet constitué une transformation en profondeur dans l'exercice du pouvoir politique: Jean Lesage et son équipe libérale de technocrates francophones ont brisé le mythe de l'incompétence des Canadiens français dans le milieu des affaires et dans le domaine technologique en général. La nationalisation d'Hydro-Québec et sa réussite financière furent la preuve éclatante de leur savoir-faire.

Toutefois, l'élément qui m'apparaît d'une importance capitale dans l'évolution des mentalités a été l'éclatement du pouvoir de l'Église et l'essor d'une culture laïque. Des chansonniers comme Félix Leclerc, Gilles Vigneault, Pauline Julien, etc., ont été les porte-parole populaires de cette conception nouvelle de la culture. Ils chantaient le désir de liberté personnelle et collective, le rêve d'une nouvelle société à bâtir. Parallèlement, Gaston Miron publiait ses poèmes: l'homme québécois ne devait plus être un « rapaillé » mais devenir un compagnon d'Amérique, pour exprimer le rêve, voire le droit à l'existence du fait français en Amérique. Le Québec devenait la patrie, le lieu privilégié où cette réalité devait non plus survivre, mais s'affirmer et s'épanouir.

G. Miron m'apparaît être l'incarnation de tout un mouvement intellectuel qui prônait la réappropriation d'un espace vital, où le français devait avoir droit de cité, dans tous les sens du mot: il fallait rêver, aimer, manger, travailler, mourir en français.

Au fond la relève intellectuelle des années 60 au Canada français, qui devenait de plus en plus le Québec, exprimait le rêve romantique qui veut que l'artiste joue un rôle didactique dans la société.

Ce qui me frappait à ce moment-là, (je venais juste d'arriver au Canada), c'était le lien entre culture et politique. J'avais l'impression de voir revivre le Risorgimento dans un contexte canadien. En fait, à mon avis, la Révolution Tranquille a constitué pour le Québec une forme de renaissance spirituelle conçue et exprimée par les intellectuels: l'engagement littéraire et l'engagement politique ne pouvaient pas être dissociés à ce moment-là.

**Il faut reconnaître que
chez les jeunes penseurs
québécois, il y a un
intérêt de plus en plus
mitigé, voire une
indifférence grandissante
à l'égard du nationalisme
culturel de la génération
précédente.**

L'affirmation du fait français ne s'est pas faite sans heurts. Il s'agit de songer à deux événements: l'affrontement entre les francophones et immigrants italiens à St-Léonard en 1968, lors de la loi 63 qui permettait encore le libre choix de la langue d'enseignement, et surtout la crise d'octobre en 1970.

La crise d'octobre a été l'expression de la schizophrénie collective des Québécois. C'est un francophone, Trudeau, qui envoyait en prison d'autres francophones pour défendre le fédéralisme. Par contre, d'autres francophones, indépendantistes, tuaient un autre francophone, le ministre Laporte.

Deux conceptions du rôle et de la place du Québec incarnés par Trudeau et R. Lévesque s'affrontaient ouvertement. Étrangement, le comportement électoral des Québécois m'apparaissait tout aussi schizophrénique: l'allégeance à Trudeau d'un côté, et de l'autre la sympathie grandissante pour le P.Q. de R. Lévesque et sa conception de la souveraineté-association. Les années 70 n'ont fait que corroborer la dimension culturelle et innovatrice de la Révolution Tranquille des années 60. Il était devenu tout à fait normal sinon obligatoire pour un intellectuel québécois d'être nationaliste et indépendantiste. L'élan culturel était canalisé vers une application politique et nationaliste de sorte que le P.Q. pouvait compter sur le *brain-power* de toute l'intelligentsia québécoise.

Le lien entre l'intellectuel et le politique devient inextricable vers la moitié des années 70, et les forces vives du Québec manifestent ouvertement leur appui au programme du P.Q. Le point culminant de cette osmose est atteint le 15 novembre 1976 quand R. Lévesque gagne les élections. Pendant le premier mandat, cette osmose continue. On assiste à ce que j'aime appeler un jeu de miroirs entre le gouvernement péquiste et l'intelligentsia indépendantiste. Le gouvernement a besoin de faire corroborer par des études académiques la légitimité historique de la thèse souverainiste. À travers une généreuse politique de subventions on s'accapare le *brain-power* d'une grande partie des universitaires. On assiste alors à une prolifération d'études historiques, sociologiques, statistiques, démographiques, qui sont censées démontrer le bien-fondé des politiques linguistiques et culturelles du gouvernement péquiste.

À la fin des années 80, la moitié, sinon plus, des Canadiens seront d'origine ethnique autre qu'anglaise ou française. Il est logique de penser donc que la culture du pays sera de plus en plus l'expression de sa composition démographique.

Il faut qu'il devienne naturel que je puisse exprimer et interpréter la réalité culturelle et socio-politique de ma patrie d'adoption, avec la même légitimité que n'importe lequel de ses artistes, ou de ses membres.

Ce crescendo atteint son paroxysme en 1980, lors du référendum sur la souveraineté-association. Malgré la participation active des artistes et des penseurs à la campagne référendaire pour le oui, la majorité du peuple québécois vote pour le non. Ce résultat a suscité différentes interprétations. À travers des calculs byzantins, certains sociologues ont tâché de démontrer que la majorité des Québécois « pure laine » avaient voté pour le oui et que, de façon indirecte, les résultats négatifs étaient attribuables aux « autres ». C'est-à-dire aux 20% de la population québécoise d'origine ethnique différente. François-Albert Angers est même arrivé à suggérer dans son analyse des résultats référendaires, publiée dans *Le Devoir*, qu'il aurait fallu limiter le droit de vote au référendum aux gens de souche canadienne-française, les autres ne pouvant pas comprendre les enjeux véritables du débat.

Dans les milieux nationalistes, certaines positions extrémistes frôlèrent le racisme. Après le choc de l'échec référendaire, les intellectuels ont été obligés de réévaluer leur position face aux visées du P.Q. Certains restent fidèles et entament une polémique publique avec Trudeau, qui les accuse d'être aveuglément à la remorque d'un parti politique. Mais en général, il y a une démobilisation et la lune de miel entre intellectuels et pouvoir politique semble compromise; surtout lorsque le P.Q., réélu une seconde fois et contraint par la crise économique, frappe durement les secteurs de la fonction publique et des organisations parapubliques qui avaient représenté l'épine dorsale de sa force électorale.

Le tableau historique que je viens de tracer ne prétend pas être exhaustif. Il ne vise qu'à mieux situer le débat culturel actuel. Car il faut reconnaître que, chez les jeunes penseurs québécois, il y a un intérêt de plus en plus mitigé, voire une indifférence grandissante à l'égard du nationalisme culturel de la génération précédente. Ce n'est plus le collectif qui prime chez eux, mais bien la problématique individuelle. Que l'on songe par exemple à l'œuvre de Claude Beausoleil et même à celle de Philippe Haecck :

deux des voix les plus intéressantes de la nouvelle génération.

Par ailleurs, une nouvelle thématique se manifeste chez les femmes-écrivains qui ne sont pas nécessairement indépendantistes avant d'être féministes. Au passage, on peut remarquer que même les chansonniers ont renouvelé leur thématique et brisent le jeu de miroir avec le P.Q. qui est devenu, même pour eux, un gouvernement comme les autres.

Malgré cette nouvelle distanciation et une réalité culturelle nouvelle où s'affirme de plus en plus le caractère hétérogène de la réalité québécoise, je me pose les questions suivantes : le nationalisme québécois assoupi va-t-il se réveiller aux élections de 86 ? Les remous patriotards de la société St-Jean-Baptiste et du P.Q. réussiront-ils à relancer le nationalisme ? Et surtout, les nouveaux intellectuels seront-ils à leur tour séduits par le rêve collectif de l'indépendance ? Pour ma part, je n'en ai pas l'impression, et je fonde mon sentiment sur l'émergence d'une parole nouvelle et multiple, issue des groupes minoritaires.

La Constitution canadienne de 1981 reconnaît l'anglais et le français comme langues officielles, mais elle reconnaît aussi le caractère multiculturel du Canada. Il s'agit de déterminer quel sens donner au multiculturalisme. Surtout si l'on tient compte du fait que la mosaïque humaine qui compose le pays est en train de subir une transformation profonde. À la fin des années 80, la moitié, sinon plus, des Canadiens seront d'origine ethnique autre qu'anglaise ou française. Il est logique de penser donc que la culture du pays sera de plus en plus l'expression de sa composition démographique.

C'est dans cette optique que je conçois le rôle qu'en tant qu'écrivain canadien, d'origine italienne, vivant dans une province majoritairement francophone, je suis appelé à jouer. Il m'apparaît fondamental que l'écart entre la théorie et la pratique soit comblé. C'est-à-dire il faut qu'il devienne naturel que je puisse exprimer et interpréter la réalité culturelle et socio-politique de ma patrie d'adop-

tion, avec la même légitimité que n'importe lequel de ses artistes, ou de ses membres.

La société canadienne du point de vue culturel est arrivée à une croisée de chemins. Il lui faut mettre de côté la vieille conception réductrice selon laquelle, en pratique, les porte-parole officiels sont d'origine anglaise ou française. L'idée qu'un Canadien qui a un nom italien, slave, espagnol, indien, etc., ne soit pas habilité à interpréter l'ensemble de la réalité dont il fait partie doit être remise en question. Le seul groupe minoritaire qui ait réussi à le faire jusqu'à un certain point est celui d'origine juive. Des noms comme Irving Layton, Leonard Cohen, Mordecai Richler sont devenus des points de référence dans le monde littéraire canadien, mais ils restent des exceptions qui confirment la règle.

Les minorités culturelles font encore partie des « gens du silence », comme les a si bien définis Marco Micone. En ce qui concerne les Canadiens d'origine italienne, on assiste depuis 5-6 ans à une éclosion de talents. La publication de l'anthologie *Roman Candles*, éditée par Pier Giorgio di Cicco à Toronto en 1978, et tout récemment la nouvelle anthologie en langue française intitulée *Quêtes*, éditée par Antonio d'Alfonso et Fulvio Caccia (Guernica), constituent deux étapes importantes dans l'arrivée sur la scène littéraire d'une nouvelle génération d'intellectuels dont il faudra tenir compte.

Pour me limiter au Québec, j'ai l'impression que pendant les années 80, nonobstant les rappels patriotards qui vont encore circuler, et la tentative d'exploiter une forme de nationalisme désormais anachronique, la présence et l'affirmation des minorités sont un phénomène irréversible. J'irai même jusqu'à dire qu'une partie importante de la relève pendant cette décennie sera fournie par les tierces cultures, c'est-à-dire les Italiens, les Juifs francophones, les Haïtiens, les Grecs, et bientôt les Portugais, les Arméniens, les Libanais, etc. Cela va ouvrir la voie à une conception nouvelle d'appartenance au Canada français. ■